

NO MAN'S LAND

Il est midi et le soleil éclaire, à travers les rideaux blancs, tes épaules brûlées par le soleil. Tu crèves de chaud, tout comme moi, mais tu sembles tranquille, tu as une gueule de même que rien ne peut atteindre, c'est toujours ce que j'ai vu sur ton visage endormi, cette paix, et ça va plutôt bien avec tes cheveux brillants de cire que tu laves sous la douche après le lever mais que tu redresses aussitôt, que tu gomines comme un petit branleur alors que tu n'es pas loin d'avoir passé l'âge. Ne change rien, mon amour.

Je regarde tes épaules s'élever imperceptiblement.

Comme tous les soirs, je me suis endormie une jambe entre tes genoux, c'était doux tes poils blonds sur ma peau. Et comme tous les soirs, j'ai réussi à ne pas percevoir le moment où tu m'as abandonnée, chassée – je m'endors le plus vite possible, j'oublie par avance que nous serons seuls ensemble, dans ce grand lit, si loin l'un de l'autre, j'oublie que tu vas prendre le large – je me retourne (c'est toi qui m'as appris à faire ça, mon corps doit bien se résoudre à t'obéir, sinon je mourrais tout à fait, je serais juste toute seule au bout du lit, alors je m'éloigne de moi-même, je te laisse me quitter, plonger sans moi dans cette solitude bienheureuse où je n'ai pas droit de cité.)

Là, c'est le matin, j'ai les yeux grand ouvert, mon avant-bras touche ton dos, j'ai cru un moment avoir rêvé ce contact. Je voudrais que ce corps me soit inconnu, ou trop connu, je voudrais avoir envie qu'il dégage et me laisse seule, dans le grand

lit, égarer la mémoire de nos entrelacs qui me sont maintenant un territoire perdu.

J'avance la main vers ta nuque et je sais que tes cheveux vont se refuser à moi, comme une rangée de barbelés. Ce matin sera comme les autres. Pas de raison particulière pour déroger à cette lutte immobile – ma main qui s'avance et finit par renoncer parce que tu ne m'appartiens plus, un ordre puissant refuse que me soit rendu ton désir, de toi pour moi, que tu as perdu, absence que je fais semblant d'ignorer, pour te garder sans trop te retenir, et parce que je préfère ça plutôt que rien, c'est tellement désarmant d'en arriver là, te préférer si loin de moi plutôt que rien.

Mais, aujourd'hui, je ne peux pas stopper cette avancée suicidaire. Ma main se pose sur ta nuque. D'abord, tu ne remarques rien. Elle finit par te réveiller, tu fais comme si de rien n'était. Tu penses faire illusion. Je vais me décourager, comme tous les matins, je n'obtiendrai rien. Toi, occupé à autre chose, même pas à rêver, même pas, être sans moi, déjà ça, libre de moi. Je me demande ce que tu fais là, je me le demande tous les jours mais je n'en parle pas, ça pourrait durer toute la vie comme ça, peut-être que ça durera toute la vie, j'en viens parfois à l'espérer, laisse-moi cette peau de chagrin qui me tue, ces balles que ton immobilité m'envoie et qui me tiennent bizarrement en vie, plutôt ça : notre mort que je tiens en vie, à bout de bras, dont j'entretiens, pour le pire, le souffle agonisant.

Ma main suit la ligne de ton dos. Tu as chiffonné le draps à tes pieds. Je regarde ton cul. Si seulement je m'étais lassée de ton cul mais je n'y arrive pas.

— Anne...